

LA MEILLEURE
DES
PROPHÉTIES

PAR
THÉOPHILE D'ANTIMORE

AUTEUR DES *Petits Portraits*, DES *Petits Travers*, ETC.



Ego sum, ego sum Dominus,
et non est absque me Salvator.
ISAÏ., XLIII, 11.

NANTES
LIBRAIRIE CATHOLIQUE
LIBAROS, carrefour Casserie, 8.

—
1870.

1871.

LA MEILLEURE
DES
PROPHÉTIES

NANTES, IMPRIMERIE H. CHARPENTIER,
JULES GRINSARD, SUCC^r.

LA MEILLEURE
DES
PROPHÉTIES

MA BONNE ET RESPECTABLE DAME,

J'apprends que vous faites un recueil de prophéties, et je m'empresse de vous envoyer la mienne.

— Comment, direz-vous? Est-ce que vous êtes aussi prophète?

— Ni prophète, Madame, ni fils de prophète; mais la prophétie que je vous offre n'en sera pas moins la meilleure de votre recueil, parce

qu'elle est authentique et certainement vraie ; je vous la garantis.

— Bah ! il en pleut aujourd'hui, et chacun prétend que la sienne est la meilleure ; la vôtre ressemble à toutes les autres !

— En aucune façon, Madame ; c'est là ce qui la distingue.

— D'où vient-elle ? Sans doute de quelque vieux moine, ou d'une religieuse, ou d'un curé mort en odeur de sainteté ?

— Pas le moins du monde. Mais quand cela serait !....

— Vient-elle du diable ?

— Par exemple ! croyez-vous que je sois homme à consulter les sorciers, les somnambules, les médiums, les aruspices, les nécromanciens ? Je laisse cela au roi de Prusse, aux francs-maçons et aux libres-penseurs. Est-ce que vous auriez plus de confiance dans cette source ?

— Pas du tout. Je suis chrétienne, et je n'ai de confiance qu'en Dieu.

— A la bonne heure ! Je vous reconnais là, et j'espère que nous serons bientôt d'accord. Commencez par lire ma prophétie.

— Est-elle toute récente ?

— Pas précisément; mais elle n'en est que plus respectable. Vous verrez combien son application est actuelle!

— Enfin d'où vient-elle, cette prophétie par excellence ?

— D'un vrai prophète, autorisé par de grands miracles; il y a mis son nom, et elle ne saurait être plus authentique. Puis ce qui achèvera de vous la faire respecter, c'est qu'elle a été contre-signée par Notre-Seigneur.

— Ah ! je n'en crois rien.

— Voilà un cri qui atteste peu de confiance dans mon témoignage; heureusement que j'ai une preuve en main.

I. — LA PROPHÉTIE.

Vers l'an du monde 2250, il y avait un prophète qui s'appelait Moïse et qui avait reçu la loi de Dieu sur le mont Sinaï, pour la promulguer aux hommes. Le connaissez-vous ?

— Très-bien. Après ?

— Quand il eut promulgué la loi divine, que nous sommes tous tenus de pratiquer, il ajouta de la part de Dieu des promesses et des menaces, qu'on peut résumer ainsi :

« Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, dit-il aux enfants d'Israël, et que vous gardiez ses commandements, vous serez bénis dans vos familles, dans vos villes et dans vos campagnes; le Seigneur vous mettra dans l'abondance de toutes choses. Vous serez le premier des peuples, et vos ennemis trembleront devant vous; s'ils viennent par un chemin, ils s'enfuiront par dix....

» Mais si vous n'observez pas la loi du Seigneur votre Dieu, sa malédiction tombera sur vous; vous serez maudits dans vos enfants, dans vos troupeaux, dans vos champs et dans vos villes. Vous sèmerez du grain, et vous n'en ferez pas la moisson; vous planterez des vignes et vous n'en boirez pas le vin; vous cultiverez des oliviers, et vous n'en recueillerez pas l'huile. La sécheresse, les maladies, les sauterelles, ruineront vos champs. La famine, la peste et divers fléaux vous affligeront. Vos ennemis s'élèveront

contre vous et prévaudront ; ils tueront vos fils, emmèneront vos femmes et vos filles captives, et vous traiteront en esclaves. Vous serez dispersés chez les nations, et ceux qui verront vos malheurs, se demanderont : Pourquoi le Seigneur a-t-il fait éclater ainsi sa colère sur eux ? Et on leur répondra : Parce qu'ils ont abandonné son alliance ; c'est pour cela qu'il les a chassés de leur pays et qu'il les a envoyés au loin dans une terre étrangère. » (*Deut. xxviii et xxix abrég.*)

Josué mourant leur répéta les mêmes promesses et les mêmes menaces. Tous les prophètes, qui se sont succédé chez eux pendant des siècles, ont constamment tenu le même langage. Soit qu'ils parlassent à toute la nation, soit qu'ils fussent envoyés à des rois ou à des villes en particulier, ils annonçaient toujours des bénédictions pour la fidélité à Dieu et des calamités plus ou moins terribles pour la violation de ses lois. Et ces déclarations ne manquaient jamais d'avoir leur effet.

Vous avez jeté un cri d'incrédulité, Madame, quand j'ai affirmé que Notre-Seigneur lui-même

avait confirmé cette prophétie par sa divine autorité? Il est cependant vrai que Jésus-Christ a souvent rendu témoignage à l'inspiration des prophètes, en particulier de Moïse, et qu'il a parlé absolument dans le même sens que lui, quand il a annoncé la ruine future de Jérusalem et de quelques villes endurcies. Vous allez l'avouer en relisant ses propres paroles : « Malheur à toi, Corozaiës ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les prodiges qui ont été faits au milieu de vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, elles auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre.... Et toi, Capharnaüm, t'éleveras-tu jusqu'aux cieux? Tu seras abaissée jusqu'aux enfers; car si les merveilles qui ont eu lieu chez toi avaient été faites à Sodome, elle subsisterait encore. » (*Matth. xi.*) C'est l'abus des lumières et des grâces qui met le comble aux iniquités de ces villes. N'en est-il pas de même de Jérusalem? Le Seigneur verse des larmes en pensant à son châtiement : Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes qu'on t'envoie!.... Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne

l'as pas voulu ! Le temps approche où tes maisons demeureront désertes. » (*Idem*, xxiii.) Vous voyez que le Fils de Dieu professe les mêmes principes que Moïse. Bénédiction aux populations fidèles ! Malédiction aux villes et aux nations endurcies !

Toutefois, pour prévenir la tentation du désespoir, Moïse avait ajouté ces consolantes paroles : « Si les malédictions dont j'ai parlé tombent sur vous, à cause de vos péchés, mais que, touchés d'un repentir sincère au milieu des peuples qui vous oppriment, vous reveniez à Dieu du fond de votre cœur, avec vos enfants, et que vous pratiquiez les commandements que je vous ai donnés de sa part, il aura pitié de vous et vous ramènera des contrées où vous serez captifs, quand vous seriez dispersés jusqu'aux extrémités du monde. Il vous fera rentrer dans la terre de vos pères et vous rendra ses faveurs. Alors ses malédictions retomberont sur vos ennemis et sur ceux qui vous persécuteraient. » (*Deut. xxx, abrég.*)

Notre-Seigneur confirme en mille endroits cette promesse de miséricorde, quand il promet

si généreusement le pardon au repentir et quand il insinue que Jérusalem aurait encore pu faire révoquer sa sentence, quelques jours avant la consommation de son déicide. Il lui disait en pleurant : « Si tu connaissais du moins dans ce jour qui t'est encore donné, ce qui pourrait te procurer la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, et te détruiront entièrement avec tes enfants... , parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » (*Luc*, XIX).

II. — LES ÉVÉNEMENTS.

Si la parole de Dieu avait besoin d'être prouvée par des faits, Madame, je n'aurais que l'embarras du choix et je les trouverais dans les Saintes Écritures mêmes. Mais, au lieu d'une lettre, je devrais écrire un volume. A quoi bon ? Vous connaissez l'Écriture Sainte, excellente

dame; et si vous l'aviez oubliée, vous ne pourriez que gagner à la relire, pour vous assurer que le Seigneur est toujours fidèle à ses promesses et à ses menaces.

Vingt fois le peuple hébreu en a fait l'expérience. Négligeant la loi ou le culte de Dieu, imitant les nations idolâtres qui l'environnaient, et fermant l'oreille aux remontrances de ses prêtres et de ses prophètes, il était accablé des maux annoncés par Moïse, subjugué par ces mêmes nations qu'il avait jadis fait trembler, soumis à des tributs écrasants, et quelquefois traité en véritable esclave. Alors, quand le poids de ses malheurs devenait insupportable, il se ressouvénait du Dieu qui l'avait tiré d'Égypte, il criait vers lui en demandant pardon et promettait de s'amender, et ce Père miséricordieux lui envoyait un prophète pour le consoler, puis un libérateur pour l'arracher à la servitude. Souvent pour montrer que le salut venait de lui seul, il se servait des moyens les plus faibles en apparence, de la main d'un homme sans antécédents ou même de celle d'une femme. C'est à de pareils traits que les nations

païennes elles-mêmes reconnaissaient l'intervention divine.

Nous en avons un exemple frappant dans la réponse d'Achior, chef des Ammonites, à Holopherne assiégeant Bethulie. Ce prince orgueilleux voulut savoir quel était ce petit peuple, qui osait résister aux armées d'Assyrie. Achior lui raconta en peu de mots son histoire et ajouta naïvement :

« Seigneur, informez-vous si ce peuple a commis quelque faute contre son Dieu ; et, s'il est coupable, allons l'attaquer, parce que son Dieu nous le livrera. Mais, s'il n'a pas offensé son Dieu, nous ne pourrons le vaincre ; car ce Dieu prendra sa défense, et nous deviendrons l'opprobre de la terre. » (*Judith*, v, 24, 25.) Holopherne, offensé dans son orgueil, chassa le courageux Ammonite ; mais l'évènement n'en confirma pas moins les paroles de ce dernier, et le prince assyrien paya de sa tête sa brutale incrédulité.

M'objecterez-vous, Madame, que les promesses et les menaces de Dieu regardaient seulement les Juifs, mais non les autres peuples ? Je vous embarrasserais beaucoup, en vous

demandant pourquoi. Car la loi naturelle obligeant tous les hommes, sa sanction doit être la même partout, et la justice divine ne saurait avoir deux poids et deux mesures. Elle étend ses éternels principes à tous les siècles et à tous les lieux.

Au reste, interrogeons les Saintes Écritures. Elles nous en fournissent assez d'exemples. Sodome était une ville juive ? Ninive, Babylone, Tyr, Rome païenne et mille autres appartenaient-elles à la Judée ? Or, Dieu les a détruites, quelques-unes avec leur colossal empire, à cause de leur orgueil et de leurs iniquités. Si vous voulez connaître les prophéties qui annonçaient leur ruine, vous en trouverez des fragments à la fin de cette lettre. Très-souvent Dieu adressait ses menaces aux peuples et aux villes qui avoisinaient la Palestine, aux Moabites, à Damas, à l'Idumée, à l'Égypte, à l'Assyrie, à l'Arabie, etc. « Prends le calice de ma colère, disait-il à Jérémie, et fais-en boire à tous les peuples vers lesquels je t'enverrai. » (*Jérémie*, xxv).

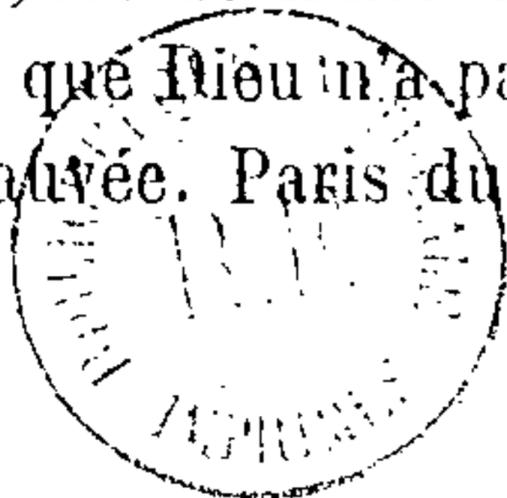
Dans les siècles postérieurs, combien d'illustres villes d'Asie et d'Afrique, qui étaient des chré-

tiétés florissantes, ont été détruites ! Que sont devenues, par exemple, les églises des Basile, des Grégoire et des Augustin ? Des populations même ont disparu sous le sabre des Mahométans.

Il y a donc une justice pour les villes et pour les nations, comme pour les individus, parce qu'il y a des crimes sociaux, qui sont le fait d'un peuple et dont aucun homme isolé ne peut répondre. Ceux-là ne peuvent être expiés que par un châtiment national et public ; et ils doivent l'être toujours. Autrement la justice divine serait en défaut. Car voici un peuple qui se distingue par de nobles et grandes vertus, tandis qu'un autre scandalise le monde par ses vices, ses rapines et ses bassesses ; ne faut-il pas que le premier soit récompensé et le second puni ? Dieu peut tolérer sur la terre les fautes d'un individu et ajourner son châtiment après la vie présente, parce qu'il a l'éternité devant lui. Mais les sociétés n'ont qu'une vie temporelle ; c'est donc en ce monde même qu'il doit exercer sur elles sa justice. De là, les calamités et les catastrophes que nous avons signalées.

Au reste, s'il est une croyance enracinée dans le cœur des hommes, c'est que les calamités publiques sont des châtiments du ciel. Dans quel siècle et dans quel pays vit-on jamais un peuple ou une ville ne pas s'empressez d'apaiser sa colère par des marques de repentir, par des prières, par des expiations et des sacrifices, et, quand ils obtenaient miséricorde, ne pas l'en remercier par de solennelles actions de grâce ? il était réservé à nos siècles altiers de donner de pareils scandales.

Dans les grands périls, nous voyions jadis les populations chrétiennes implorer, non-seulement les prières de l'Église, mais encore celles des saints personnages du temps. Quand Attila, par exemple, envahit la Gaule, avec 5 ou 600,000 hommes, en suivant à peu près la route que viennent de suivre les Prussiens et dévastant les mêmes villes, saint Loup, évêque de Troyes, se présenta devant lui, devant cet homme féroce qui s'appelait lui-même le *Fléau de Dieu* : « Salut au *Fléau de Dieu*, lui dit-il hardiment ; mais respectez une ville que Dieu n'a pas condamnée. » Et Troyes fut sauvée. Paris dut son salut aux



prières de sainte Geneviève, et Orléans sa délivrance à saint Agnan, son évêque. Attila s'était retourné contre Rome, rien ne lui résistait; mais la nouvelle capitale du monde chrétien avait saint Léon pour défenseur. Le courageux pontife alla aussi au-devant du barbare, et détourna sa redoutable colère sur des contrées que la même sainteté ne protégeait pas.

Si nous voulions rechercher jusque dans l'histoire moderne, les traits éclatants de protection obtenue par l'intervention de la Sainte Vierge et des saints patrons, nous aurions des volumes à écrire en leur honneur; et des populations entières nous donneraient leur témoignage pour garant. Qui ne le sait? Ces faits consolants sont écrits, et chacun peut les lire. Ils ne sont ignorés que des incrédules, qui ne veulent pas les connaître, parce qu'ils ne veulent pas rendre gloire à Dieu.

Mais nous, qui nous glorifions d'être ses enfants, ne conclurons-nous pas sans hésitation qu'il pardonne toujours au repentir, qu'il vient au secours de ceux qui l'invoquent et qu'aucune puissance ennemie ne résiste à la sienne?

Oui, c'est notre foi, c'est le fondement de notre espérance.

III. — LA QUESTION PRÉSENTE.

Vous dites en soupirant, bonne dame, peut-être en baillant : « Où va-t-il se perdre avec ses histoires du temps passé ? C'est du présent qu'il s'agit, de la guerre, des Prussiens, de Paris, de nos provinces dévastées et de nos craintes sur l'avenir. »

— C'est vrai, Madame ; mais avant de conclure, il fallait bien poser les prémisses.

— Des prémisses ? Dites-moi quand la guerre finira.

— Elle finira quand nous voudrons.

— Quand nous voudrons ?

— Oui, quand nous voudrons faire ce que Dieu exige de nous pour y mettre fin ; mais elle continuera, même en s'aggravant, jusqu'à ce que nous fassions disparaître les causes qui l'ont provoquée.

— Quelles sont ces causes ?

— Les mêmes que Moïse a signalées dans sa prophétie, et qui ont occasionné le châtement ou la ruine des villes ou des nations dont je vous ai cité les exemples.

— Alors c'est la violation des commandements de Dieu et le mépris de ses conseils?

— N'en doutez pas du tout. Les calamités présentes sont le châtement des fautes de la France ; c'est la justice de Dieu qui nous frappe, et les Prussiens n'en sont que les instruments.

— J'en étais déjà persuadée ; mais quel est le remède à tant de maux ?

— Il est uniquement et tout entier dans notre repentir et notre conversion. Que la France redevienne chrétienne et répare ses fautes ; le Dieu des miséricordes lui rendra la paix et son ancienne gloire.

— Les Prussiens s'en iront ?

— Vous avez grand'peur des Prussiens, paraît-il ?

— Je n'en dors pas.

— Pauvre dame ! Ce n'est cependant pas le péril le plus redoutable que vous courriez ; il en est un autre que le départ des Allemands ne fe-

rait pas cesser, c'est celui de l'anarchie, c'est-à-dire d'un état social dans lequel les lois sont sans vigueur et les passions sans frein. Les plus méchants hommes s'emparent de l'autorité, font trembler les gens de bien, toujours trop timides, et exercent à leur aise la plus épouvantable tyrannie. Vous en voyez un commencement à Marseille et à Lyon. Rappelez-vous 93, avec ses violences, ses emprisonnements, ses massacres, toutes ses horreurs ; vous êtes menacée de les voir revenir, et ce serait peut-être déjà fait, si la guerre n'opérait pas une diversion.

Songez qu'il y a, dans les bas-fonds de la société, des milliers d'hommes pervers et scélérats, qui reconnaissent pour chefs secrets des athées, des libertins, des déclassés, des voleurs de fait ou de désir, et qui aspirent ensemble au renversement complet de l'ordre. Ils sont prêts à proscrire le culte de Dieu, qui est le premier objet de leur haine, à fermer les églises, à égorger les prêtres, à brûler les communautés, à dépouiller les propriétaires de leurs biens, à s'emparer de tous les emplois, à faire peser le joug le plus affreux sur leurs concitoyens et à vou-

loir encore qu'ils s'en réjouissent, en criant : Vive la liberté ! Leurs journaux n'ont plus même la pudeur de le dissimuler. Qui nous soustraira aux convoitises de ces brigands ? Sera-ce le gouvernement actuel de la République ? Sera-ce une Assemblée nationale ? Sera-ce une constitution nouvelle ? Ce ne seront pas les hommes, croyez-le bien, mais Dieu, Dieu seul ; encore faut-il que nous apaisions sa colère auparavant, et que nous méritions son secours tout-puissant.

IV. — LES FAUTES.

Un célèbre président de la Chambre des députés, voulant exprimer l'attitude de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise, disait solennellement : « Nous sommes un gouvernement qui ne se confesse pas. » La politique n'a guère changé depuis ce temps-là. Or cette confession que le gouvernement se vantait de ne plus faire, nous allons la faire à sa place ; vous y verrez pourquoi Dieu frappe aujourd'hui la France.

PÉCHÉS DES GOUVERNANTS. — Les chefs de la France ont oublié que toute autorité vient de Dieu : « Écoutez, vous qui gouvernez les peuples, et considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur ; qu'il examinera si étant ses ministres, vous n'avez par marché selon sa volonté ; et qu'alors il agira contre vous d'une manière effroyable, parce qu'un jugement très-sévère est réservé à ceux qui commandent. » (*Sap. vi.*) On s'en est moqué.

La France portait le glorieux nom de fille aînée de l'Église ; elle était son bras droit, non-seulement à Rome et en Europe, mais dans les contrées les plus lointaines. Ses derniers chefs ont répudié cette noble mission : Napoléon III a livré les États du Pape aux révolutionnaires italiens à deux reprises, et le jour même que nos troupes quittaient le sol romain, les Prussiens mettaient le pied sur le territoire français.

Sa politique anti-chrétienne a proclamé la légitimité des faits accomplis, et sacrifié les intérêts catholiques toutes les fois qu'elle l'a jugé utile.

Elle a patronné des publications détestables,

où nos croyances étaient hafouées et la loi de Dieu méprisée, parmi des blasphèmes contre Dieu et les choses saintes, des calomnies et des injures de mille sortes contre le Souverain Pontife, les évêques, les prêtres et les ordres religieux.

Elle soudoyait des professeurs d'athéisme, de panthéisme et de matérialisme, et elle livrait l'instruction de la jeunesse française à des ministres incroyables, vrais païens, et hostiles à l'enseignement de l'Eglise.

Elle laissait ériger solennellement, sur une place publique de la capitale, en haine du catholicisme, une statue de bronze à l'infâme Voltaire, qui est la personnification la plus achevée de Satan sur la terre depuis un siècle.

Dernièrement, au contraire, n'a-t-elle pas pesé de tout son poids sur le Concile œcuménique pour l'empêcher de proclamer des vérités révélées de Dieu, et de condamner certaines erreurs qui lui étaient chères?

Auparavant, elle avait eu l'audace, pour braver les catholiques, de frapper la Société de Saint-Vincent-de-Paul, une des gloires les plus

pures de notre époque, et d'ériger en institut philanthropique, par un contraste sacrilège, la franc-maçonnerie athée et révolutionnaire, que les Souverains Pontifes ont tant de fois anathématisée.

L'Eglise, comme une mère outragée par ses fils, ne pouvait y opposer que ses protestations et ses gémissements. Mais Dieu faisait déjà charger les canons poussés par d'autres membres de cette même franc-maçonnerie, afin que leurs boulets pussent effondrer à Sedan cet échafaudage d'orgueil et d'hypocrisie.

PÉCHÉS DE LA NATION. — La France était complice de ces crimes par le concours actif de beaucoup d'ambitieux et par la lâcheté ou par le silence d'une infinité d'autres.

Douée par Dieu d'une intelligence, d'une amabilité et d'une activité qui lui donnent une puissante influence sur les autres nations, elle trahit sa mission providentielle quand elle en use pour le mal. Or qu'a-t-elle fait depuis un demi-siècle et surtout dans ces derniers temps ? Elle a scandalisé toute l'Europe par ses productions impies

et immorales, sa presse irréligieuse et révolutionnaire, ses innombrables blasphèmes, ses principes pervers, subversifs de tout ordre, son luxe excessif et ses modes corruptrices. Enorgueillie de sa gloire militaire, de sa réputation de bel esprit, de sa fécondité intellectuelle, de son habileté dans les arts, de sa supériorité en fait de bon goût et d'élégance, de sa richesse et de son bien-être, elle se complaisait en elle-même, oubliait Dieu et sa loi, mettait son bonheur dans un matérialisme avilissant, et s'énervait dans la mollesse et les plaisirs sensuels.

Paris était le foyer de ces idées anti-chrétiennes et de ce sensualisme corrupteur. Comme Ninive, Babylone et Rome païenne, il cachait d'horribles mystères d'iniquité. Dieu le préserve du même châtiment ! Les plus grandes cités se façonnaient à son image, et les plus petites s'autorisaient de ses scandales pour justifier leurs folies.

Au lieu de lutter contre le torrent, la cour donnait l'exemple du dévergondage. Chaque hiver, des bals honteux y provoquaient tous les excès du luxe et de l'impudence. C'étaient les

orgies de Baltazar ! La vengeance était proche. Les grands seigneurs s'efforçaient de les reproduire dans leurs palais, et le peuple lui-même tâchait d'imiter ses maîtres.

La France a souffert que ses fils, élevés la plupart en dehors de toute religion, aient perdu la foi de leurs ancêtres. S'ils ne connaissent plus de devoirs, s'ils ne savent plus respecter aucune autorité, pas même celle de leurs parents, s'ils ne rêvent plus qu'indépendance, plaisirs et frivolités, à qui la faute ?

La France a permis qu'une multitude de ses filles aient perdu toute idée sérieuse et n'aient plus compris la vie présente que comme une longue série d'amusements, où la toilette, les spectacles, les bals, les intrigues ou du moins les romans, occupent la première place, quand ils ne l'absorbent pas tout entière. Elle devait en être punie.

Il y a encore beaucoup de femmes chrétiennes ; mais la majorité des hommes semble avoir renoncé au ciel et ne songer qu'à jouir de la vie présente, en se procurant de l'argent, des honneurs et surtout des plaisirs par n'importe quels

moyens. Sans trop se rendre compte de leurs croyances, ils vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, dans un matérialisme pratique qui aboutit souvent au sensualisme le plus abject. Je m'abstiens de soulever le voile qui en couvre les honteux mystères.

RÉSUMÉ. — Dieu nous a donné une loi écrite, que Moïse a reçue de sa main sur le Sinaï, et c'est précisément contre les violateurs de cette loi sacrée, rappelez-le-vous bien, qu'ont été prononcés les anathèmes dont nous avons parlé dès le commencement.

VOICI CETTE LOI :

« 1° Je suis le Seigneur votre Dieu ; vous n'adorerez que moi seul, car je suis un Dieu jaloux et je poursuis l'iniquité des pères jusque dans leurs enfants, comme je bénis la race de ceux qui gardent mes commandements.

VOICI NOTRE CONDUITE :

Nous négligeons le service de Dieu. Beaucoup d'hommes vivent sans foi et sans loi, sacrifiant tout à l'argent, aux plaisirs, à leurs passions, et ne songeant pas plus à Dieu que s'il n'existait pas.

» 2° Vous ne prendrez point le nom du Seigneur votre Dieu en vain; celui qui le fera ne sera point impuni.

» 3° Observez le jour du repos et sanctifiez-le. Vous travaillerez six jours, et le septième sera le repos du Seigneur; dans ce jour-là vous ne ferez aucune œuvre servile, ni vous, ni votre fils, ni votre serviteur, ni votre servante, ni votre bœuf, ni votre âne, ni aucune de vos bêtes, ni même l'étranger qui serait chez vous, afin que votre serviteur et votre servante se reposent comme vous.

» 4° Honorez votre père et votre mère, afin que Dieu, vous donne une vie longue et heureuse.

Le blasphème règne partout, avec une impudence scandaleuse; le nom de Dieu n'est pas respecté.

La loi du dimanche est audacieusement violée. Non-seulement on travaille ce jour-là comme les autres jours en beaucoup de contrées, et on force les domestiques et les ouvriers à travailler, mais on ne fait absolument rien pour le sanctifier; on n'assiste ni à la messe, ni aux autres offices de l'Église, et on ne fait aucune bonne œuvre. Puis on se repose le lundi, on boit, on s'enivre, on s'amuse, on semble braver la colère de Dieu.

Les enfants perdent le respect dû aux pères et mères, et affectent une indépendance coupable.

» 5° Vous ne tuerez point.

» 6° Vous ne commet-
terez point de fornica-
tion.

» 7° Vous ne dérobe-
rez point.

» 8° Vous ne porterez
point de faux témoigna-
ges contre votre pro-
chain.

» 9° Vous ne désirerez
point la femme de votre
prochain, ni sa maison,
ni son champ, ni son
serviteur, ni son bœuf,
ni son âne, ni rien qui
soit à lui. » (*Deut. v.*)

10° L'Église est subs-
tituée à la synagogue
pour veiller sur l'obser-
vation de la loi, du culte,
de tout le service de

Le meurtre et la vio-
lence ne répugnent pas à
beaucoup d'hommes; on
le voit surtout dans les
révolutions.

L'immoralité est ef-
frayante.

Le vol est érigé en
principe par une mul-
titude d'hommes.

Le faux témoignage,
le mensonge, la médi-
sance et la calomnie
sont sans frein.

C'est tout le contraire
aujourd'hui: une insa-
tiable cupidité, échauffée
par toutes les mauvaises
passions, dévore des
cœurs matérialisés, qui
cherchent le bonheur
uniquement dans les
jouissances terrestres.

L'Église est insultée
et bafouée tous les jours
par des écrivains impies.
La foule se moque de ses
commandements, désér-

Dieu, et nul ne peut lui désobéir sans résister à Jésus-Christ qui lui a donné son autorité.

te les temples, abandonne les sacrements et ne participe plus aux cérémonies saintes. Enfin le pape est détrôné et prisonnier.

En résumé, les lois de Dieu et de l'Église ne sont plus observées, dans certaines contrées de la France, que par la minorité des chrétiens.

Je ne parle pas de ceux qui, non contents d'être oublieux et infidèles, éprouvent de la haine contre la religion et contre Dieu : ceux-là prennent rang parmi les blasphémateurs et les persécuteurs. Hélas ! le nombre en est grand.

N'est-ce pas déjà trop, bonne et respectable dame, pour justifier les fléaux qui nous accablent ? Dieu, toujours méprisé, peut-il toujours se taire ? Est-il étonnant que, après nous avoir tant avertis et menacés, il fasse gronder son tonnerre et briller ses foudres ?

Il me reste à examiner avec vous ce que nous devons faire pour apaiser la colère de Dieu et pour éloigner de nous tant de malheurs.

V. — LA RÉPARATION.

Les hommes qui nous gouvernent aujourd'hui ne voient qu'un moyen pour chasser les Prussiens, c'est d'armer des masses de citoyens contre eux, et un autre tout contraire pour satisfaire les anarchistes, c'est de les ménager et de se borner à leur conseiller la modération. Que pensez-vous de cette double méthode, excellente dame ?

Vous soupirez et vous souriez ? Vous soupirez de voir tant de pauvres gens aller à la mort, et vous souriez en voyant combien l'autorité ménage les auteurs de désordre. Serait-ce que vous la soupçonneriez d'avoir un faible pour ces démagogues ? Vous ne seriez pas seule de votre avis.

Les honorables citoyens qui se sont emparés du pouvoir veulent certainement délivrer la France ; mais ils ne veulent pas croire que Dieu soit pour quelque chose dans ses malheurs. Vai-

nement son tonnerre gronde sur leurs têtes, ils ne l'entendent pas. Vainement les éclairs étincellent à leurs yeux, ils ne les voient pas. Ils ne voient que des Prussiens, des canons, des obusiers, des boulets et de la mitraille ; et ils ordonnent à nos soldats de se ruer sur ces instruments de mort, comme les bêtes sans intelligence se jettent sur le bâton qui les frappe ou sur la pierre qui les a blessées, sans considérer de quelle main le coup est parti.

Les chefs du peuple de Dieu et nos rois chrétiens, étaient plus intelligents, parce qu'ils croyaient à une Providence et à une justice ; ils reconnaissaient le bras qui les frappait et ils s'humiliaient sous ses coups, pour obtenir miséricorde. Ils ne menaient point leurs troupes au combat sans avoir imploré la protection du Tout-Puissant, et chez nous celle de la Sainte-Vierge et des patrons de la France. Le roi de Ninive fut lui-même plus intelligent et mieux avisé, quand il prêta l'oreille aux menaces du prophète Jonas, criant dans la grande cité : « Encore 40 jours et Ninive sera détruite. » Car il se leva de son trône, nous dit le texte sacré, se

couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre, pour donner l'exemple de la pénitence. Puis il fit publier un édit, qui prescrivait un jeûne général : « Que tous se privent de nourriture et crient vers le Seigneur de toutes leurs forces; que chacun se convertisse et quitte sa mauvaise voie, lavant les iniquités dont ses mains sont souillées. Qui sait si Dieu, voyant notre repentir, ne daignera pas nous pardonner, s'il n'apaisera pas sa colère et ne changera pas l'arrêt porté contre nous? » On fit même jeûner les animaux.

« Dieu considéra leurs œuvres, ajoute le texte sacré; il vit qu'ils s'étaient convertis et avaient quitté leurs mauvaises voies. Alors il eut compassion d'eux et ne leur envoya pas les maux dont il les avait menacés. » (*Jonas*, III.)

Jonas en fut affligé, dans la crainte de passer pour un faux prophète, et dit naïvement au Seigneur : « C'est pour cela que je ne voulais pas venir, car je savais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez sitôt qu'on se repent. » Jonas s'en alla pour se reposer sous un grand lierre, où il avait l'habitude de se mettre à l'abri de la cha-

leur; mais déjà le Seigneur l'avait fait périr et sécher. Lorsque le prophète en manifesta son chagrin, il lui dit : « Vous vous fâchez de la mort de ce lierre qui ne vous a rien coûté, et moi je ne pardonnerais pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de 120,000 enfants qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche? » (*Id.* iv.) Ninive fut sauvée cette première fois.

Paris et la France le seraient également bientôt, si leurs chefs et leurs habitants imitaient ceux de Ninive. Car c'est à nous, comme au peuple juif, que le Seigneur a dit : « Revenez à moi, rebelle Israël, et je ne retournerai point mon visage de vous; mais reconnaissez votre iniquité.... Convertissez-vous, mon fils, et revenez à moi, qui suis votre Père...; je vous guérirai de tous les maux que vous vous êtes faits en vous éloignant de moi. » (*Jérém.* iii.) « C'est moi, moi seul qui suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Sauveur que moi. » (*Is.* xi. iii.)

CE QUE DIEU DEMANDE.

Dieu veut que la France le reconnaisse comme Maître et Seigneur, qu'elle avoue ses fautes et lui en demande pardon avec larmes, qu'elle lui offre comme expiation, non-seulement le sang de ses fils immolés, mais le renoncement à tous ses désordres, et qu'enfin elle le supplie, par des prières solennelles et publiques, de venir à son secours contre tant d'ennemis du dehors et du dedans

Il faut que les nouveaux chefs, qui ont la

CE QUE VEULENT NOS GOUVERNANTS.

Les citoyens administrateurs de la République (si on les juge par leur langage d'autrefois et par celui de leurs amis) professent l'athéisme en politique. Ils croient ne rien devoir à Dieu et n'attendent rien de lui ; ils n'ont pas d'excuse à lui faire et pas de secours à solliciter. Ils préfèrent celui de Garibaldi, le Don Quichote moderne, et l'audacieux insulteur de l'Église. C'est pourquoi, si l'on excepte le général Trochu qui prend pour devise *Dieu et Patrie*, les autres affectent dans leurs proclamations de ne pas même prononcer le nom de l'Être suprême.

Les principes de quelques-uns, ou de leur

prétention de nous bien gouverner et le désir de nous sauver, réparent les fautes et les scandales des anciens gouvernements, professent des principes plus chrétiens, détruisent les causes de démoralisation, et secondent l'action civilisatrice de la religion.

Le moyen le plus naturel est d'établir partout de bons magistrats, qui se montrent les représentants de la Divinité parmi les hommes et qui les édifient, non-seulement par leurs paroles toujours sages et religieuses, mais encore par de bons exemples et des mœurs incorruptibles.

école philosophique sont encore plus mauvais que ceux de leurs prédécesseurs. Le voltairianisme est dépassé. C'est la libre-pensée sans frein, la morale indépendante, le remaniement fondamental de la société, contre ceux qui possèdent, au profit de ceux qui n'ont pas, et par suite la négation complète du christianisme.

Chacun de ces Messieurs tenait à bien pourvoir ses amis. Ils ont généralement regardé comme suspects les meilleurs magistrats et les ont trop souvent remplacés par les brailards de la presse démagogique, par des feuilletonistes, des romanciers, des avocats beaux parleurs, tous libres-penseurs et plus ou moins

Il importe surtout que la jeunesse soit élevée chrétiennement et qu'elle emporte du collège une foi ferme, avec des vertus fortement enracinées dans le cœur; on y parviendra par un excellent choix de professeurs.

Il faut que l'Église catholique, fondée par Jésus-Christ, élève le genre humain à toute la perfection dont il est capable, ait pleine liberté pour accomplir sa sublime mission, et que le

démagogues. Pour ceux-là, les maires les moins bons n'ont plus été assez mauvais, et d'office on en a nommé de pires. Le tout pour le bonheur des populations! Disons toutefois, pour être juste, qu'il y a eu d'heureuses exceptions, à tous les degrés.

M. Jules Simon emploie ses loisirs, dit-on, à nous préparer des lois qui excluront la religion de l'éducation, autant que possible; les maîtres qu'il préférera naturellement seront ceux qui ne croient à rien et vivent en conséquence.

Les sus-dits citoyens, quelle que soit leur modération personnelle, appartiennent à une cabale qui est systématiquement hostile à l'Église catholique. Ils entraveront donc son ministè-

Souverain Pontife soit au plus tôt rétabli sur son trône. Le gouvernement qui accomplira cette tâche sera béni de Dieu.

re le plus qu'ils le pourront, sans révolter l'opinion. Quant au vicaire de Jésus-Christ, ils ont félicité officiellement le roi d'Italie de l'avoir jeté par terre, et ils ne le relèveront pas. Mais d'autres le relèveront, n'en doutez point.

Vous me demandez, bonne dame, si je crois que Dieu sauve la France par ces hommes, qui ne le connaissent ni ne le servent ? Jusqu'à présent, ils n'ont rien fait d'efficace, si ce n'est l'armement de Paris, que j'attribue au général Trochu ; celui-là du moins est chrétien.

Dieu semble les avoir frappés du même vertige que le ministère précédent. Depuis trois mois, la France me paraît semblable à un grand vaisseau sans capitaine, avec un équipage abasourdi. Les pilotes abondent, chacun se jette au gouvernail et le dispute à son voisin. Mais le navire ne fait que pirouetter sur lui-même, au milieu des cris, des ordres et des contre-ordres, qui se croisent de la poupe à la proue, du haut

au bas. Cette confusion ne permet ni d'avancer, ni de rien faire d'utile. Et dans quel temps, grand Dieu ! Au milieu d'une tempête horrible, quand il n'a pas une minute à perdre et que tout l'équipage crie au ciel : « Sauvez-nous ! »

Enfin ces capitaines ou ces pilotes, demandez-vous, sauveront-ils le vaisseau ? Dieu peut se servir même de ses ennemis pour accomplir ses desseins ; mais il est plus probable qu'on dira d'eux, dans quelques mois, ce que le livre des Machabées dit de quelques guerriers vaincus pour n'avoir pas consulté Dieu : « Ils n'étaient pas de la race de ceux qui devaient sauver Israël. » (*Mach. v, 62.*)

— Qui donc nous délivrera, vous écriez-vous ?

— Dieu, Madame, Dieu seul ; n'est-il pas assez puissant pour cela ?

— Mais par qui et comment ? Où sont nos armées ? Quel est le général qui les commande ?

— Femme de peu de foi ! Dieu a-t-il jamais été embarrassé pour délivrer son peuple ? Trois cents hommes ont suffi à Gédéon pour défaire une armée de Madianites. Quand les habitants de Béthulie ont crié vers le Seigneur, dans les

jeûnes et dans les larmes, à la vue de l'innombrable multitude des Assyriens, il se contenta de susciter une femme, Judith, qui coupa la tête d'Holopherne. Quand Sennachérib vint assiéger Jérusalem, sous le saint roi Ezéchias, qui était sans défense, Dieu envoya un ange exterminateur ravager l'armée ennemie, plutôt que d'abandonner un roi et une population qui mettaient en lui toute leur confiance. Dans les siècles postérieurs, ne raconte-t-on pas que saint Jacques de Nisibis, cerné dans cette ville par une armée innombrable de barbares, leur envoya une armée de moucheron, qui les força de s'enfuir dans un désordre inexprimable? Allons donc, Madame! Dieu n'a qu'à souffler sur ces orgueilleux Prussiens pour les renvoyer dans leur pays.

Mais n'avons-nous pas une armée? Notre jeunesse française a-t-elle perdu son naturel belliqueux? Les frères aînés, qui marchent à ses côtés, et les pères qui la soutiennent par derrière, comme un rempart vivant, ne sont-ils pas les fils de ceux qui ont naguère subjugué l'Europe? Il manque un chef, dit-on, qui inspire la confiance. Mais la Providence ne peut-elle pas sus-

citer un jeune héros qui jette l'épouvante parmi les ennemis et ranime l'enthousiasme guerrier dans le cœur de nos braves? La Judée n'était qu'une petite province, comparativement à la France, quand Judas Machabée, avec une poignée d'hommes déterminés, osa braver la puissance du roi Antiochus et défit ses armées. Je sais qu'il combattait non-seulement pour sa patrie, mais pour sa religion, pour la cause de Dieu, et qu'il y puisait un courage surhumain. Pourquoi cette même foi n'entrerait-elle pas au cœur de tous nos soldats? Avec quelques milliers de juifs fidèles, qui ne marchandèrent pas leur vie, parce qu'ils comptaient sur une récompense éternelle, il fondait sur les ennemis comme un tourbillon et mettait en déroute des armées vingt fois plus nombreuses. Mais, remarquez-le bien, ce grand homme et ses valeureux compagnons se préparaient au combat par le jeûne et la prière, et ils n'oubliaient point, après la victoire, de rendre un solennel hommage au Dieu qui la leur avait donnée. C'est ainsi qu'ils délivrèrent leur pays.

— Ah! me direz-vous, si tous nos soldats et

ceux qui les commandent ressemblaient à ceux-là, je n'aurais plus aucune inquiétude.

— Répétons, Madame, ce que nous avons déjà dit, que si Paris et la France étaient dans la disposition de ces villes et de ces contrées, en faveur desquelles le Seigneur a montré la force de son bras, il y a longtemps que les Prussiens seraient vaincus et humiliés à leur tour.

Mais ce qui m'épouvante, ce qui pourrait faire douter de la délivrance, c'est de voir les chefs de l'État braver la colère de Dieu, refuser de s'incliner devant lui et lui adresser une prière ; c'est d'apprendre que des populations incroyables blasphèment contre le fléau, au lieu d'y voir un juste châtiment et de se convertir ; c'est d'entendre dire que Paris et les plus grandes villes continuent de tenir ouverts leurs théâtres et des lieux qu'on ne nomme pas. O Sodome ! ô Ninive ! ô Babylone ! vous avez des émules parmi nous ! Ne les compterez-vous pas bientôt parmi les compagnes de vos douleurs ? L'Europe a-t-elle besoin de catastrophes aussi épouvantables pour ouvrir les yeux ?

Pour nous consoler, on dit aussi que les églises

de la capitale, de toutes les villes et de tous les villages, sont remplies de personnes qui y vont prier avec ferveur. C'est vrai! Qui ne le sait? Qui n'en est témoin? Mais Dieu trouvera-t-il assez des prières de ses fidèles? N'exigera-t-il pas des conversions et des réparations? Il y en a, dit-on; beaucoup d'hommes sérieux commencent à comprendre qu'il y a un maître dans les cieux et qu'il doit être respecté. Dieu veuille que ce nombre soit suffisant au moins pour suspendre les coups de sa justice!

Heureusement il y a des âmes qui font pénitence pour eux. Notre confiance se ranime, quand nous pensons à ces ferventes communautés, qui ont mission de prier pour les pécheurs et de s'offrir en victimes pour ceux-là même dont la bouche insensée demande : « A quoi servent-elles sur la terre! Pourquoi ne brûle-t-on pas ces repaires de gens inutiles : » Ah! ce sont leurs supplications incessantes, leurs jeûnes et leurs macérations, leurs vertus héroïques et l'amour que Dieu leur porte, qui suspendent la foudre grondant sur nos têtes. Ce sont elles qui en préservent nos villes les plus démoralisées, et

qui obtiennent pour les pécheurs le temps de se repentir. Ce seront elles encore qui, malgré notre indignité, désarmeront le bras de Dieu et nous obtiendront la paix.

VI. — CONCLUSION.

Enfin, ma bonne dame, que conclurons-nous de nos prophéties et de toutes nos considérations ?

— Je vous le demande, me dites-vous, et je l'attends avec impatience.

— Maintenant vous en savez autant que moi. Que puis-je vous dire de plus ?

— Dites-moi votre interprétation. Croyez-vous que Paris soit pris ?

— Je le crains.

— Et qu'il soit brûlé ou détruit ?

— Pas en entier, quoi qu'en disent vos prédictions.

— Croyez-vous que les Prussiens s'en aillent bientôt ?

— Oui, mais après nous avoir pillés et foulés aux pieds.

— Tomberons-nous sous le joug des socialistes ? Ce serait, comme on dit, tomber de Charybde en Scylla.

— J'espère que non. Les honnêtes gens effrayés de leurs folies et de leurs excès, finiront par où ils auraient dû commencer, c'est-à-dire par s'organiser et par faire trembler à son tour cette minorité infime composée de fous, de voleurs et de scélérats.

— L'Eglise triomphera-t-elle de ses ennemis ?

— Oui, c'est très-certain, plus certain que tout le reste.

— Le Pape sera-t-il rétabli ?

— N'en doutez aucunement.

— Par qui ?

— C'est le secret de Dieu.

— Et nous, qui nous donnera la paix ?

— C'est encore le secret de Dieu.

— Vous êtes plus rassurant que je n'espérais ; sur quoi vous fondez-vous ?

— Faut-il donc vous répéter tout ce que j'ai dit ?

J'espère que la justice de Dieu étant à moitié satisfaite par le sang versé en expiation de nos fautes et par le châtement infligé à nos provinces trop peu chrétiennes, sa miséricorde va se laisser toucher par les prières de l'Eglise, par les larmes des familles et surtout par le mouvement religieux qui s'accroîtra de plus en plus et qui attestera un retour aux graves pensées de la foi. Car le Seigneur a dit: « Je ne veux point la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. »

J'espère que Paris ne subira pas encore cette fois le sort des Babylones anciennes, mais qu'il sera épargné en considération des âmes justes, si nombreuses, dont il est le séjour, et des œuvres chrétiennes, si belles et si touchantes, dont il est le centre, enfin à cause de la protection de Notre-Dame des Victoires, qui ne peut abandonner au glaive et à la flamme, tant de milliers de suppliants, les uns toujours fidèles, les autres promettant de le devenir.

J'espère que notre belle et chère patrie, éclairée par ses revers et rendue plus sage par ses malheurs, craindra davantage le Dieu qui châtie

et méritera désormais ses bénédictions. Ceux qui seront appelés à la gouverner, plus chrétiens que leurs devanciers, lui rendront son glorieux rôle de fille aînée de l'Église et lui permettront d'être encore l'instrument de Dieu pour l'extension de son règne dans l'univers. Ils entendront le vœu de la nation, qui est éminemment catholique, et ils rétabliront sur son trône le Souverain Pontife, si indignement dépouillé. Cet acte de justice et de réparation sera le premier gage de notre réconciliation avec le ciel et le principe d'une sainte alliance entre la religion et la politique.

Tels sont mes vœux et mes espérances, Madame, au milieu de l'épreuve et de la tempête. Mais pour que l'aurore de ces beaux jours se lève sur nous, il faut que les légions infernales rentrent dans les ténèbres. La tâche de la prière n'est pas finie. Ecoutez le prophète Joël : « Maintenant, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur ; dans les jeûnes, dans les larmes et les gémissements. Que le son de la trompette rassemble tout le peuple, vieillards et enfants .. Que les prêtres, ministres du Seigneur,

fondent en larmes entre le vestibule et l'autel, et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne le laissez point tomber dans l'opprobre. Souffrirez-vous que les étrangers disent : Où est leur Dieu, *qui ne les aide pas ?*... Le Seigneur a répondu : Je ne vous abandonnerai pas davantage aux insultes des nations et je vais chasser vos ennemis, parce qu'ils ont agi avec insolence. O Israël ! cesse de craindre ; tressaille d'allégresse et sois dans la joie, parce que le Seigneur va faire de grandes choses. » (*Joël*, II).

Que l'auguste vierge Marie, les anges protecteurs de la France et ses saints patrons, daignent supplier Dieu de réaliser en notre faveur ces consolantes paroles !

Veillez agréer, chère et vénérable dame, les sentiments respectueux et dévoués, avec lesquels je suis, etc.

THÉOPHILE D'ANTIMORE.

DOCUMENTS

Dieu ne nous a pas laissé l'histoire des nations anciennes, dans les Saintes Ecritures, pour satisfaire seulement notre curiosité, mais pour nous apprendre l'action de sa Providence et de sa justice sur le monde ; car s'il a pris un soin particulier du peuple juif, dépositaire des traditions sacrées, il n'a pas fermé les yeux pour cela sur ce qui se passait dans les autres contrées de la terre. Quelques exemples en seront la preuve.

JÉRUSALEM ET LA JUDÉE. — Dieu avait comblé de faveurs son peuple élu, mais il lui avait aussi prouvé plusieurs fois que ses menaces n'é-

taient pas vaines. Malgré cela, ce peuple de fidèles revenait sans cesse à ses désordres. Le Seigneur, fatigué de tant de rechutes, fit entendre des menaces plus terribles : « Je vous ai avertis de quitter vos voies criminelles et de renoncer à vos détestables pensées, qui provoquent ma colère, et je vous promettais la possession paisible de cette terre que je vous ai donnée. Mais vous ne m'avez pas écouté, vous n'avez pas daigné prêter l'oreille à mes paroles. Eh bien ! voici que j'appelle contre vous les peuples de l'Aquilon ; Nabuchodonosor, roi de Babylone, va fondre sur cette contrée et la dévaster ; puis il en emmènera les habitants et les tiendra en captivité pendant 70 ans. Ainsi s'accomplira ce que mes prophètes ont prédit : Tout ce pays deviendra un désert affreux dont la vue épouvantera les voyageurs. » (*Jérémie, xxv.*)

Le même prophète nous raconte dans ses sublimes Lamentations, avec quelle rigueur le Seigneur a tenu sa parole : « Comment est-elle devenue solitaire, cette ville pleine de peuple ? Pourquoi est-elle veuve, cette reine des nations ?.....

Pas un de ceux qui lui étaient chers n'est resté pour la consoler... Les rues de Sion pleurent parce qu'elles ne voient plus personne venir à ses solennités ; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres gémissent, ses vierges sont défigurées par la douleur, et ses petits enfants s'en vont captifs devant l'ennemi qui les chasse... Jérusalem a péché, et à cause de cela elle est renversée, et ceux qui célébraient ses louanges aujourd'hui la méprisent. O vous, qui passez, voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! » (*Lament.*, 1.)

Le Seigneur tint parole, comme toujours. Après 70 ans de captivité, il ramena les Juifs dans leur patrie. Mais il n'eut pas encore lieu de s'en féliciter longtemps. Vainement ses prophètes les reprirent de leurs iniquités. Vainement son divin Fils, plus tard, fit des prodiges pour les convertir. La plupart s'obstinèrent. Ils ne voulurent point le reconnaître pour le Messie. Alors s'accomplit la prophétie de Daniel, confirmée par Jésus-Christ : « Le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un autre peuple, avec son chef, viendra dé-

truire la ville et le sanctuaire. Jérusalem périra par une ruine entière. Le sacrifice cessera, et l'abomination de la désolation sera dans le temple ; et cette désolation durera jusqu'à la fin des siècles. » (*Daniel*, ix, 26, 27.)

Les Romains sont venus et ont fait le siège de Jérusalem, sous la conduite de Titus. Jamais siège ne fut plus horrible et dévastation plus affreuse. Le Temple, objet d'admiration, fut brûlé malgré Titus, et la ville anéantie. La charrue passa sur son sol, et tous les Juifs qui avaient survécu furent emmenés captifs. Depuis lors, ils sont dispersés par le monde, sans pouvoir ni se réunir ni mourir, mais errant chez toutes les nations, comme un témoignage vivant de la vérité des Saintes Ecritures.

NINIVE. — Le prophète Jonas avait été envoyé à Ninive, une des plus grandes cités de l'ancien monde, et elle s'était convertie à sa voix. Dieu lui avait pardonné. Mais elle retomba dans ses iniquités, et le prophète Nahum reçut l'ordre de lui signifier sa condamnation ; je voudrais pouvoir

vous mettre en entier sous les yeux ces pages effrayantes : « Le Seigneur est patient, dit le prophète. Il diffère à punir, mais il frappe à la fin, et ses coups sont terribles. Les montagnes s'ébranlent sous ses pas, le monde et ses habitants tremblent devant lui. Qui pourra soutenir sa colère?... Malheur à toi, ville de sang, toute pleine de rapines ! J'entends le bruit des chevaux et des chariots qui fondent sur toi comme la tempête ; je vois les épées qui brillent, les lances qui étincellent, et tes soldats qui tombent percés de coups... Pillez l'argent, pillez l'or, ses richesses sont sans nombre... Ninive est dévastée. »

BABYLONE. — Son orgueilleuse rivale, la reine des cités de l'Asie, Babylone aura le même sort. Écoutez le prophète Isaïe : « J'ai donné mes ordres, dit le Seigneur, et voici venir mes guerriers, qui sont les ministres de ma vengeance. » Ce sont les Mèdes, conduits par Cyrus ; le prophète l'appelle par son nom plusieurs siècles avant sa naissance. « Poussez des cris et des hurlements, ô Babylone !

car le jour de l'extermination est arrivé. Le cœur manque à vos défenseurs, leurs bras sont défaillants, et ils se regardent avec stupéfaction. Ceux qui résisteront seront égorgés....

» Descendez, ô fille de Babylone ! descendez et asseyez-vous dans la poussière ; car vous n'êtes plus sur le trône des Chaldéens, mais vous subissez le joug honteux de l'esclavage. Vous aviez dit : Je serai toujours la dominatrice des nations, et vous viviez dans la mollesse et les délices. Taisez-vous et entrez dans les ténèbres ; vous ne serez plus la reine des peuples.... Vous serez livrée aux Mèdes. »

Ce n'était point seulement la ruine d'une ville, mais la fin du vaste empire d'Assyrie, subjugué par les nouveaux conquérants de l'Asie.

« Ainsi cette grande Babylone, qui était l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée, et elle ne se rebâtera plus dans la suite des siècles. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y repo-

ser. Mais les bêtes sauvages s'y retireront, les maisons seront remplies de serpents, les hiboux hurleront dans ses palais, et les syrènes habiteront ses superbes demeures. » (*Isaïe*, XIII et XLVII.)

Quand vous lirez les récits des voyageurs, vous serez frappée de la rigoureuse exactitude avec laquelle ces paroles divines se sont accomplies.

TYR. — En parcourant les pages du même prophète, vous verrez à combien de villes et de peuples le Seigneur adresse les mêmes menaces. Je suis forcé de me borner à vous citer quelques passages sur la célèbre ville de Tyr, si orgueilleuse des innombrables vaisseaux qui sortaient de son port et allaient chercher les richesses des contrées les plus éloignées. « Hurlez, vaisseaux de la mer, parce que le lieu d'où vous aviez coutume de partir va être détruit. Qui donc a prononcé cet arrêt contre Tyr, qui était la reine des villes et dont les marchands ressemblaient à des princes ? C'est le Seigneur des armées, qui a résolu de dé-

truire ainsi la gloire des superbes et d'humilier ceux qui s'enorgueillissent de leurs richesses. »

Cependant cette humiliation n'était pas encore la destruction complète : « O Tyr, vous demeurerez en oubli pendant 70 ans, comme durant l'espace de la vie d'un homme.... Après cela, le Seigneur la remettra en état de recommencer son premier trafic; mais elle retombera de nouveau dans ses anciennes fautes avec tous les royaumes de la terre. » (*Isaïe, xxiii.*)

En conséquence et à cause de la joie jalouse qu'elle éprouvera de la ruine de Jérusalem, un autre prophète, Ezéchiel, lui fait entendre ces effroyantes paroles : « A votre tour, ô Tyr ! Je vais soulever contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter les flots. Ils détruiront vos murs, ils abattront vos tours; j'en râclerai jusqu'à la poussière. Je rendrai votre sol uni comme une pierre lisse, et vous deviendrez un lieu propre à sécher les filets. Car vous ne serez plus rebâtie, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur. » (*Ezéch., xxvi.*)

Je ne puis citer que quelques phrases de ces belles prophéties ; mais je voudrais que vous puissiez lire les sublimes lamentations du prophète sur la dévastation de cette grande cité et de ses environs, sur le meurtre de ses habitants, sur leur dispersion et sur les douleurs qui en sont la conséquence. Vous sentiriez mieux combien la colère de Dieu est terrible, quand elle frappe les villes et les royaumes.

Mais il faudrait lire aussi les historiens du temps et les récits postérieurs des voyageurs qui ont visité ces plages maudites, pour voir l'accomplissement de la prophétie. Il ne reste plus rien de cette superbe ville, qui a dominé si longtemps sur les mers ; quelques cabanes de pêcheurs s'élèvent çà et là parmi les rochers du rivage, et ils y font sécher leurs rets au soleil sur les pierres luisantes, comme l'avait annoncé Ezéchiel.

Cherchez aussi les ruines de Ninive et de Babylone, dont la grandeur et la richesse ont dépassé peut-être celles de nos plus brillantes cités modernes. A peine si l'on pourra nous montrer dans ces

contrées désolées, la place où s'élevèrent ces immenses capitales de l'Orient.

ROME. — Vous raconterai-je encore la chute de l'empire romain, le plus colossal des siècles passés, et surtout la ruine de cette Rome superbe, que nos modernes païens continuent d'idolâtrer dans leurs rêves démagogiques? Au commencement de notre ère, toutes les superstitions et tous les vices y étaient réunis comme dans un vaste foyer de pestilence. Elle était devenue, dit Tacite, la sentine de l'univers. Aussi, quand la religion chrétienne voulut y pénétrer et qu'elle y fit naître des vertus inconnues, qui condamnaient tant de désordres, les plus furieuses passions se déchaînèrent contre elle. Une guerre à mort fut déclarée aux chrétiens dans la cité reine, et s'étendit bientôt dans toutes les provinces. Des martyrs furent égorgés par milliers, et ces égorgements durèrent trois siècles.

Après quoi, la mesure étant comblée, Dieu appela sur l'empire les barbares du Nord et de

l'Orient, qui attendaient ses ordres pour venir exercer ses vengeances. La nouvelle Babylone vit son supplice commencer, ainsi que l'apôtre saint Jean l'avait prédit trois siècles auparavant. Ecoutez la voix de l'aigle de Pathmos : « Je vis un ange qui descendait du ciel avec une grande puissance et qui s'écria d'une voix forte : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone ; elle est devenue la demeure des démons et des oiseaux impurs, parce que toutes les nations ont bu du vin de sa corruption, parce qu'on a trouvé sur elle le sang des prophètes et des saints, parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Rendez-lui le mal qu'elle a fait, rendez-lui au double selon ses œuvres. Multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices. Les rois de la terre qui ont participé à ses crimes et les marchands qui se sont enrichis par son luxe, s'écrieront : Malheur ! malheur ! cette grande cité, qui était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or

et de pierres précieuses, a été ruinée en un moment..... Alors un ange fort leva en l'air une pierre grosse comme une meule et la jeta dans la mer en disant : Babylone, cette grande ville, sera ainsi précipitée et elle ne se trouvera plus. » (*Apoc. xviii*).

Quand le moment fut venu, des hordes de barbares, conduites par Alarie, Odoacre, Genséric, Totila, fondirent sur elle les unes après les autres, et la saccagèrent. Paul Orose, saint Augustin et saint Jérôme, nous racontent brièvement les horreurs de cette dévastation, le pillage et l'incendie des maisons, la fuite des habitants et l'abandon presque complet des restes de la ville. Songez qu'elle fut prise et reprise par les armées ennemies quinze fois en seize ans, et que Totila, au milieu du VI^e siècle, ordonna de la démolir pour en faire un lieu de pâturage. Cet ordre ne fut exécuté qu'en partie, mais assez pour qu'on pût dire de la cité reine : « Elle n'est plus. »

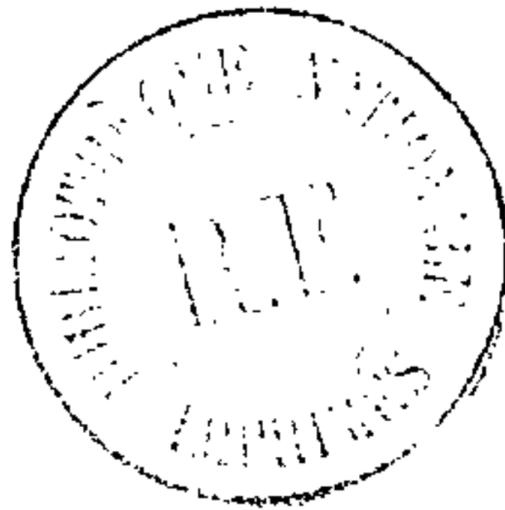
Je ne chercherai pas plus loin dans l'histoire les traits de la vengeance divine, parce que je n'ai

rais plus pour garantir l'autorité des livres saints. Mais, peut-on douter que la même Providence et la même justice aient continué de gouverner le monde ? Est-il un peuple ou un homme religieux qui n'ait regardé comme des arrêts divins l'élévation ou l'abaissement des nations ? Par exemple, quels sont les hommes de foi qui n'ont pas vu un châtement infligé à l'Europe pour les désordres du XVIII^e siècle, dans les guerres qui l'ont ensanguinée pendant la Révolution française ? Qui n'a proclamé dans Napoléon I^{er} le restaurateur providentiel de l'ordre en France, et reconnu dans sa chute la punition de son ambition sans borne ? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir de même la main de Dieu dans les événements actuels.

Les peuples modernes ne peuvent se faire à l'idée que la justice suprême anéantisse des villes et des nations. Pourquoi non, si elles le méritaient autant que celles dont nous venons de raconter la ruine ? Le nœud de la question n'est ni dans la difficulté ni dans un changement de principes. Toute la différence qu'on peut alléguer en

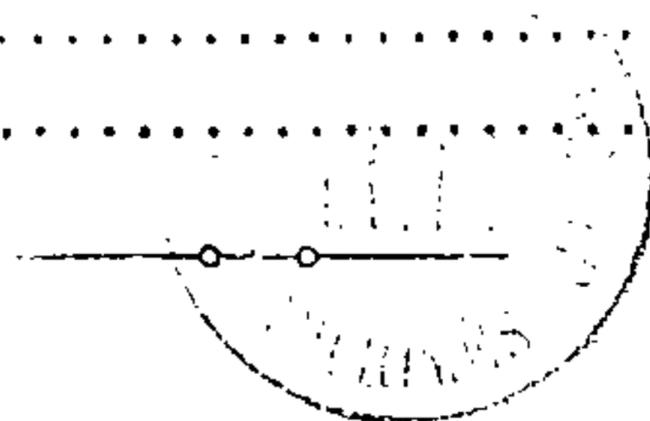
faveur des peuples chrétiens, c'est qu'ils rendent difficile d'oublier assez Dieu et sa loi pour descendre au niveau des peuples païens qui ont été maudits et détruits. Malgré l'impiété et les désordres qui font gémir la religion, par exemple, à Paris et dans sa banlieue ; il y a encore loin de là aux Babylones de l'antiquité. Le sel de la sagesse divine y conserve un noyau de vertus qui oppose une invincible résistance à la corruption générale.

FIN.



TABLE

	PAGES
Lettre	5
I. — La Prophétie	7
II. — Les Événements	12
III. — La question présente	19
IV. — Les Fautes	22
Péchés de la nation	25
Résumé. — Voici cette loi. — Voici notre conduite	28
V. — La Réparation	32
Ce que Dieu demande. — Ce que veulent nos Gouvernants	36
VI. — Conclusion	45
DOCUMENTS	51
Jérusalem et la Judée	51
Ninive	54
Babylone	55
Tyr	57
Rome	60



A LA MÊME LIBRAIRIE :

**L'Eglise et les Prophètes ou la Vision
des Temps**, par M. DE LAMBILLY.

2 vol. in-8°. — 8 fr.

La vraie Prophétie de Blois, par M. l'abbé
RICHAUDEAU, aumônier des Ursulines de Blois.

1 vol. — 1 fr. 25.

Lettres d'un Religieux trappiste à sa sœur.

1 vol. — 2 fr.

**Testaments de Notre-Seigneur et de la
Sainte Vierge.**

1 vol. in-18. — 0 fr. 60.

Prières et Offices pour les Morts.

1 vol. in-18. — 1 fr.

Les Italiens à Rome, septembre 1870,

par M. de KERSABIEC. — 0 fr. 50.

**Prière pour la France, à Notre-Dame de
Bon-Secours. — 3 fr. le cent.**

**Carte du Théâtre de la Guerre, très-complète,
et comprenant même les villages. — 2 fr.**

Carte de France, avec les Cathédrales dans le
texte. — 3 fr.

Carte de France en gros caractères. — 1 fr. 25.

Dépôt de Plumes.

Plume S^t Pierre. — 2 fr 20 la boîte.

Plume Humboldt. — 3 fr. 50 la boîte.

